

Le 7 octobre 1998

La ville s'éveille lentement et les lampadaires, comme de petits vers luisants, balisent le bitume des rues et scintillent dans la rosée perlée du matin.

L'air marin de la Méditerranée, si proche, chargé d'iode et de mystère purifie et assainit les artères encore désertes. Le grondement sourd et lointain du port de commerce perce le silence matinal et déverse sur la cité balnéaire ses effluves de bout du monde que crachotent lentement les longs et vieillissants cargos de métal, rouillés par le sel et les tempêtes de trop nombreuses traversées sur toutes les mers du globe.

L'activité du port exceptionnellement faible pour cette période de l'année, habituellement riche en mouvement, due à une grève très active d'un des syndicats des dockers plonge le débarcadère dans une atmosphère lugubre et inquiétante. Et l'on devine sur les quais désertés des poignées de manifestants réunis autour d'un feu de pneus qui noircit l'aurore d'une longue colonne de fumée épaisse. Les grévistes, les plus virulents, agitent déjà quelques drapeaux laissant filer, çà et là, des quolibets à l'intention du grand capital, des capitalistes exploités et de leurs complices les riches armateurs.

À quelques encablures, en retrait de ce lieu d'agitation et de revendications, dans le calme et dans une sérénité profonde, un nouveau jour naît. Les premières lueurs se dessinent timidement sur les façades couleur ocre safrané du grand bâtiment carré qui aligne de longues rangées de fenêtres sombres et austères. Les ouvertures protégées de lourds barreaux de métal rouillé par les saisons et patiné par les années semblent faire le guet dans la pénombre.

L'édifice est ceinturé d'un solide mur d'une hauteur imposante, flanqué d'une tour carrée postée à chaque angle, entouré d'une double rangée d'un grillage rigide dont la partie supérieure se courbe vers l'extérieur pour l'une, et vers l'intérieur pour l'autre.

Le grand bâtiment s'anime peu à peu. Quelques faibles filaments de lumières frétilent, dessinant dans la noirceur de l'ancre les pas de minuscules petits danseurs fébriles. De puissants projecteurs placés à l'extérieur sur les tourelles balayent frénétiquement les hautes façades et la cour de la maison d'arrêt. La brume épaisse et rampante rase le sol comme un reptile sournois. Le jour hésite à se lever en ce matin d'automne. Une nouvelle aurore, l'aube d'un nouveau jour comme tant d'autres depuis la nuit des temps.

Pour moi, est-ce un jour comme les autres ? Sûrement pas !

Six heures... La naissance d'une journée ! Ce moment très particulier entre deux mondes, plus tout à fait la nuit mais pas encore le jour, à cet instant où l'on ne sait pas encore si ce jour naissant sera une belle ou une mauvaise journée.

Quelques minutes encore dans ce lieu sinistre de misère, quelques minutes de patience encore et pour moi..., une nouvelle journée..., une nouvelle vie...

La massive et lourde porte lentement pivote sur ses gonds, elle grince, geint presque, en ce matin brumeux. J'y vois un signe, un salut, une reconnaissance. En mon honneur, moi qui pendant toutes ces années passées derrière les barreaux de cette prison ai si souvent crié, pleuré et gémi des nuits entières.

Aujourd'hui, c'est le jour ! C'est enfin le grand jour ! Est-ce la réalité ou bien encore une de ces satanées sensations ou visions qui m'ont joué tellement de mauvais tours ? Suis-je en train de rêver ? Non, cette fois-ci, c'est bien réel ! Je ne rêve pas. Je le sais ! La liberté est là, je n'ai qu'à tendre la main pour la saisir.

En passant le porche, sésame de ma liberté, j'ai tout juste la force d'esquisser un léger sourire. Cette vieille porte qui avait si longtemps, pour moi, représenté la porte de l'enfer clos s'ouvre en gémissant à son tour. Elle gémit avec autant de force que je m'étais moi-même lamenté durant toutes ces années prisonnier derrière elle.

Je franchis le seuil et la porte de mon enfer se referme derrière moi dans un fracas de tonnerre.

Je suis aujourd'hui un homme de cinquante ans, les cheveux gris et le dos passablement courbé par la lourdeur de mon fardeau et de ma vie. Lorsque mon image se reflète parfois au hasard d'un miroir croisé, j'aperçois ce visage que je reconnais à peine, marqué de mille sillons où chacune de ces rides porte en elle une partie de mon histoire et me rappelle au souvenir d'une souffrance passée.

Vêtu d'un vieux manteau usé, élimé aux manches, je suis planté là sur le seuil du pénitencier. Adossé à mon passé. La prison est physiquement derrière moi, je perçois encore son souffle fétide qui plane. Je devrais

courir embrasser ma liberté, mais je n'ose pas bouger. Tout mon être semble encore prisonnier de chaînes invisibles entre les murs de ce cachot.

Si c'était un rêve ? Si je bougeais et me réveillais une fois encore au fond de ma cellule sur cette paille incomfortable et crasseuse.

Le vent venu de la mer se fait plus présent, soufflant un air chargé d'humidité. Un frisson me traverse l'échine et court sous mon vieux pardessus râpé. D'un geste machinal, je soulève mon col et emplis mes poumons d'air frais. Je jète un œil sur ma montre, les aiguilles métalliques marquent six heures quatre minutes. Je lance ma jambe droite en avant. Un premier pas ! Ce n'était donc pas un rêve ! Les pas suivants sont mal assurés ; l'ivresse de la liberté peut-être.

Cela fait maintenant plus de dix ans que j'attendais de pouvoir enfin marcher et respirer en homme libre. Dix années de souffrances physiques et morales. Dix années de doute, de désespoir et parfois, juste un fil fragile auquel se raccrocher.

Dans ma tête, les images s'entrechoquent. Les arômes et les parfums de la liberté enflamment mes poumons. Les premiers rayons de soleil aux pointes acérées naissent à l'horizon trouant l'épaisse brume et viennent chatouiller mes yeux usés. Tous mes sens sont en éveil.

Marcher... Respirer... Sentir... Voir... Et revivre.

Un grand corbeau noir s'élançait dans les airs depuis le toit rouge du pénitencier, dessinant dans le ciel frais et humide du matin deux grands cercles. Ponctuant son vol d'un sourd et inquiétant croassement, l'oiseau tournoie au-dessus de ma tête. Je reconnais alors mon compagnon de solitude à la petite tache blanche sous le cou ornant sa robe de jais. Je lui lance à voix haute, les yeux fixés sur son plumage :

« Salut, l'ami, porte-toi bien ! »

Le corvidé, dans un ultime tour d'honneur, frôle mes cheveux hirsutes avant de disparaître au-delà de la canopée des grands arbres du parc voisin.

J'avais espéré secrètement qu'Elle serait là, en ce jour si important pour moi, attendu depuis tant d'années. Qu'Elle serait présente pour m'accompagner vers ma nouvelle destinée, vers ce nouveau départ. Mais il n'en est rien et je devrai sans doute finir le chemin seul. Tel est mon destin.

Néanmoins, je sens de nouveau la vie me pénétrer comme elle ne l'avait pas fait depuis si longtemps. Je suis désormais libre. Je m'appelle Paul Magister et je suis enfin UN HOMME LIBÉRÉ.

J'entreprends alors une lente marche sur les pavés de la rue déserte à la rencontre de ma destinée. Dans ma main gauche, l'on pouvait deviner une vieille photo Polaroid représentant un portrait : *c'était une femme étrange et sans âge au regard vide, le visage abîmé et déformé par les opérations chirurgicales et les souffrances de la vie.*

PREMIER CERCLE

1

Le 8 juin 1988, dix ans et quatre mois plus tôt

L'imposant et luxueux palace de style victorien planté sur le promontoire du cap des Corsaires s'élevait vers le ciel. Majestueux, tel un immense albatros blanc aux ailes déployées dans le ciel bleu indigo de Provence. Sous la haute et fastueuse entrée ornée de deux immenses colonnes toscanes immaculées et surmontées d'une corniche en pierre de taille, le portier solennel accueillait, au bout de l'allée parsemée d'un fin gravier rosé et encadrée d'une double haie d'arbustes aux feuillages serrés, le flot continu des invités. Tous élégamment vêtus de leurs plus belles toilettes abandonnaient à l'entrée du palace leur voiture au concierge qui s'empressait de garer les puissantes berlines sous le crissement des petits cailloux ronds roulant sous la gomme des pneus. Le parking, légèrement en retrait du bâtiment principal, brillait de mille étoiles chromées de limousines éclatantes et luxueuses, elles aussi invitées au concours de beauté. L'hôte des lieux avait imposé à ses invités un code vestimentaire précis. Chacun d'eux devait être entièrement vêtu de blanc. La seule touche personnelle autorisée était l'ornement obligatoire sur les tenues immaculées d'une tache de couleur dessinée sur les blancs tissus ou à même le corps, représentée par une fleur laissée au libre choix de chacun des convives.

C'était une belle journée de juin, le soleil radieux inondait de ses généreux rayons la riche propriété. La légère brise qui soufflait de la mer délivrait des parfums d'embruns iodés et des rêves d'aventures lointaines transportés par de vieilles goélettes de pirates, débordantes d'or et d'épices. Le somptueux jardin verdoyant planté d'essences exotiques et de pins parasols s'abandonnait lentement en pente douce jusqu'à la mer apaisée et cristalline. La réception désormais battait son plein. Les amuse-bouches et les pâtisseries fines circulaient sur des plateaux d'argent aux bras des serviteurs noirs impassibles, vêtus et gantés de blanc eux aussi. Le champagne grand cru coulait à flots et le pétilllement des bulles semblait accompagner l'orchestre de jazz dans de folles improvisations musicales.

Le rire et la joie transportaient chaque invité. Les convives avaient soigneusement sélectionné leur tenue vestimentaire se lançant dans un concours de mode improvisé et laissant deviner au passage quelques griffes d'illustres couturiers.

Paul Magister, l'hôte et le maître de cérémonie, était un grand et bel homme svelte et très élégant. Brillant avocat – un ténor du barreau comme il aimait à se définir –, il recevait dans sa riche demeure azurée tout le gratin de la côte, mais aussi quelques notables parisiens et de prétendues futures stars du showbiz pour un double événement : son anniversaire, le notable fêtait ses quarante ans, l'âge où, selon lui, un homme est au firmament de sa gloire et doit avoir absolument réussi socialement au risque, toujours selon sa théorie, d'avoir raté sa vie. Il se considérait, en toute humilité, comme étant un parfait exemple de réussite basée sur sa doctrine, puisqu'il possédait une superbe maison, plusieurs voitures de collection et même un magnifique yacht. De plus, il était à la tête du plus gros cabinet d'avocats de la région, assisté d'une dizaine de collaborateurs et de deux secrétaires qui étaient, sans nul doute possible, amoureuses de lui.

Néanmoins, c'est ce qu'il aimait raconter à ses amis pendant leurs longues soirées enfumées de fragrances de havane, à jouer au billard dans un des clubs de la vieille ville en théorie réservés aux seuls hommes. Paul Magister était d'autant plus persuadé de la justesse de son analyse sur la vie – et c'était la deuxième raison de cette somptueuse fête – qu'il venait d'être nommé bâtonnier du barreau. Titre suprême pour un avocat. Et non content d'être promu à ce vénérable poste, il était le plus jeune promu de tous les temps. Cette honorable distinction étant réservée généralement aux avocats en fin de carrière.

L'ambitieux Paul aimait bousculer tous les protocoles pour parvenir à ses fins. Étant en partie de culture britannique par son père, un Londonien comme son patronyme l'indique. Père qu'il n'avait pas connu, car il fut élevé par sa mère seule. Il avait une vision très libérale de la vie professionnelle et même affective, considérant que la fin justifie les moyens.

Sa femme, Sophie Mariglia, une Française élégante et raffinée de cinq ans son aînée, fille d'un riche promoteur ayant fait fortune dans l'immobilier dans les années soixante-dix, était une compagne discrète et aimante. Elle avait donné à son mari un fils, Nicolas, âgé de dix-huit ans. Un jeune garçon peu motivé et pas très doué pour les études, mais relativement avenant, s'essayant dans l'art depuis quelques mois, mais sans grande conviction ni grand talent.

Sophie qui, depuis toujours, louait une admiration sans bornes à son mari passait auprès des amis de Paul pour une femme soumise et sans

caractère. N'étant ni d'une grande culture ni d'une grande intelligence, elle aimait cependant sincèrement le mari brillant et plein d'esprit qu'était Paul, même si ce dernier ne fut pas toujours très délicat, ni animé de bons sentiments envers sa femme, pouvant même à l'occasion agir comme un mufler ou le pire des machos. Néanmoins, Sophie ne pensait qu'au plaisir et au bien-être de son homme.

Paul se délectait de chaque instant de sa réception, tel un aristocrate au milieu de sa cour. Une cigarette américaine vissée aux lèvres, un sourire charmeur accroché à son visage, déambulant, dans son costume de lin blanc avec l'aisance et la nonchalance d'un félin sur son territoire, d'un groupe d'amis à l'autre. Les nombreux invités appréciaient le raffinement des lieux en flânant dans l'immense parc qui, malgré la centaine de convives, réservait encore à chacun une certaine intimité et même plusieurs lieux secrets.

« Mathieu ! s'exclama Paul quand il aperçut le jeune homme arriver à la réception. Je pensais que tu ne viendrais plus. Toujours seul ? Je t'avais pourtant proposé de venir accompagné d'une amie. »

Mathieu enlaça son ami et associé.

« Tu sais bien, Paul, que je ne te présenterai que la femme de ma vie.

— Quand ? Quand me présenteras-tu cette belle inconnue ? Ne me dis pas que tu as des problèmes avec les filles, pas toi, Math ! Un beau garçon comme toi !

— Arrête, Paul, fit Mathieu un peu gêné, le jour viendra... Et tu seras le premier informé.

— J'espère bien, mon ami, lui répondit Paul tout en lui assénant quelques tapes chaleureuses dans le dos. En attendant, amuse-toi et goûte-moi ce champagne grand cru, ajouta-t-il en lui tendant une coupe de cristal du cépage bien frappé. Tu m'en diras des nouvelles. »

Paul flânait de table en table, ayant pour chacun des convives une attention particulière et un bon mot. Il se dirigea près d'un groupe de personnes.

« Voici le coin de la justice, sous un arbre bien sûr ! plaisanta Paul en s'approchant de la table ronde et nappée de blanc à l'ombre d'un grand eucalyptus à l'écorce fraîche et odorante. Monsieur le juge Armand, quelle joie de vous recevoir et en si belle compagnie ! Madame Armand, peut-être ?

— Je vous présente ma femme, Alice. Je suis moi aussi très heureux de fêter votre *sacre*, Magister », répondit le juge, un petit homme sec au visage émâcié et à la bouche légèrement crispée et pincée.

Paul salua avec une grande courtoisie son invitée et se retourna aussitôt vers le convive suivant lui aussi attablé.

« Commissaire Favier, toujours aussi élégant. Mais vous êtes seul, madame n'a pas pu se libérer ? s'enquit Paul un peu déçu.

— Malheureusement, ma femme est à l'étranger pour des raisons familiales, répondit le fonctionnaire sur un ton monocorde.

— Cher commissaire, cela fait combien de temps que nous nous connaissons ? interrogea Paul.

— Cela fait huit longues années, Magister ! reprit l'autre sur un ton passablement bougon et un tantinet agacé.

— Cela fait donc huit ans que nous attendons d'avoir le privilège de rencontrer madame Favier. Dites-moi, commissaire, pourquoi autant de mystères autour de votre femme ? Est-elle si jolie que vous n'osez pas nous la montrer ? Ou bien est-ce une haute personnalité que vous ne souhaitez pas présenter au petit peuple que nous sommes ? poursuivit Paul ironiquement.

— Écoutez, Magister, dit le commissaire qui était un petit homme bourru et bien enveloppé, si vous souhaitez toujours bénéficier de ma bienveillance, laissez ma femme tranquille.

— Juste ciel ! cria Paul sans cacher un brin de malice, vous êtes en présence de monsieur le juge Armand, ne laissez pas entendre que je bénéficie auprès de vous d'une certaine immunité ! »

Sur ces mots, Paul tapota amicalement l'épaule du commissaire désabusé et se dirigea en direction d'une autre table d'invités.

La journée se déroulait lentement, bercée par le chant des premières cigales annonçant l'arrivée prochaine de l'été. Le délicat parfum du lilas mauve et blanc parsemé ici et là dans le jardin enivrait de son nectar le parc. Paul, pour avoir une vue d'ensemble et prendre un peu de recul sur la réception, s'éloigna. Le jardin était tellement vaste et constitué de multiples recoins qu'il n'eut aucun mal à s'isoler. Il contempla les convives qui déambulaient une coupe de champagne à la main et jeta un œil sur sa belle et très cossue demeure qui, du bout du jardin d'où il se trouvait, ressemblait à une maison de star hollywoodienne.

Le groupe de jazz entonna la chanson de Ray Charles « Georgia », le saxo langoureux joua le thème de la chanson. Paul lança un regard vers Sophie qui s'affairait à satisfaire de son mieux chacun des invités. Il eut un petit sourire attendri pour la femme qui partageait sa vie. Partout où il posait les yeux, tout n'était que beauté, luxe et douceur, il était heureux...

Bien qu'autour de lui tout ne fut que raffinement, élégance et douceur de vivre, une ombre néanmoins traversa furtivement son esprit et vint soudain assombrir ce jour de fête. Était-il réellement dans sa vie ? Le faste, la reconnaissance, était-ce là le but ultime de notre passage sur cette terre ? Était-ce l'amour qui avait guidé ses choix ou bien l'avidité et la cupidité de vouloir toujours posséder plus ? Encore et encore plus.

N'avait-il pas trahi ses rêves d'enfant et les combats révolutionnaires de son adolescence ? Il pensait ému à ces longues soirées à veiller dans le campus de la faculté de droit en compagnie d'autres jeunes étudiants comme lui, où ils refaisaient le monde et promettaient une future société plus juste et humaine. Que restait-il aujourd'hui de tous ses idéaux, de tous ses engagements ? Serait-il capable par amour ou par passion de renoncer à tout ce luxe ?

Mille questions bouscullaient son esprit fugueur. Lorsque, tout à coup, il fut tiré de ses songes pour revenir à des préoccupations plus terre à terre. Ses sourcils se froncèrent, il rejoignit d'un pas soutenu sa femme et discrètement l'isola pour la questionner.

« Chérie, mais où diable est donc Marie ? La réception a commencé depuis plus d'une heure et elle n'est toujours pas là ! Que se passe-t-il ? »

— Ne t'inquiète pas, répondit Sophie, d'une voix rassurante, Marie ne va pas tarder. Elle devait passer chercher une amie avant de venir. Avec la circulation, elle a dû prendre un peu de retard. Et puis, tu la connais, pour la ponctualité, elle est bien comme toi. Tel père, telle fille ! » conclut-elle avec une pointe de malice.

Sur ces mots, Paul sentit surgir derrière lui deux fines et douces mains qui vinrent se plaquer sur ses yeux.

« Alors, mon petit papa, on parle de moi ? En bien, j'espère ! »

En se retournant, il vit sa fille qui arborait un sourire solaire. Marie, vingt ans, fille aînée du couple Magister. Elle était un être un peu frêle, des cheveux châtain clair avec de grandes boucles entourant un visage au teint lumineux et un regard noir intense. Une jeune femme mystérieuse et romantique.

Elle était face à lui, les bras tendus, suppliant :

« Tu n'embrasses pas ta fille chérie ? »

Paul enlaça tendrement son enfant.

« Ma chérie, tu m'as tellement manqué, cela fait combien de temps ? Trois mois déjà ? »

— Cela fait exactement cinq mois et douze jours, papa, que je suis partie pour mon tour du monde. Mais je n'ai pas hésité à sauter dans un avion pour être auprès de mon petit... »

Mais Marie stoppa net sa phrase, elle avait perdu son père, son regard n'était plus là.

« Papa, papa ! »

Paul, la mine réjouie et les yeux fixés au-dessus de l'épaule de sa fille, envoûté, ne parvenait pas à décrocher son regard de la superbe jeune femme qu'il venait de voir apparaître dans la lumière.

Devant lui se dressait une déesse aux yeux verts, au visage dessiné avec la minutie d'un orfèvre coiffée d'une chevelure de la blondeur d'une

lionne, un corps aux courbes envoûtantes et de longues jambes fuselées interminables. Un sourire d'ange illuminait son admirable visage.

« Tu me présentes ton amie ! lança Paul à sa fille, sans pouvoir lâcher des yeux la superbe créature qui semblait venue du ciel.

— Euh... oui, balbutia Marie. Papa, je te présente mon amie Nina. »

Puis se retournant vers son amie.

« Nina, voici papa.

— Nina, reprit Paul avec un large sourire, quel merveilleux prénom, à la fois mystérieusement envoûtant et chantant ! Savez-vous que Nina était la sœur cachée d'Athéna la déesse grecque de la guerre ? »

Sur ces mots, sans lui laisser le temps de réagir, il prit la jeune fille par le bras et l'emmena vers l'autre bout du jardin tout en lui susurrant à la manière d'un hidalgo :

« Venez, belle Nina, je vais vous présenter à mes amis ! »

Étonnée, cette dernière eut juste le temps de se retourner vers son amie, délivrant à son égard une moue d'étonnement et de surprise, avant d'être embarquée sans préavis par le bras de son nouveau chevalier servant.

Marie interloquée se retrouva seule, plantée là avec sa mère.

« Je ne le crois pas, dit-elle en se retournant vers sa mère, tu as vu, maman, le cinéma qu'il lui a fait ? Je ne le crois pas !

— Il est pathétique ! ne put s'empêcher de lâcher Sophie passablement amère, avant de se raviser un peu. Mais après tout, que veux-tu, c'est sa journée.

— Sa journée ? reprit Marie hors d'elle, j'ai traversé tout un continent et fait douze heures d'avion pour être présente à son sacre et ce goujat me regarde à peine avant de sauter sur mon amie, une fille qui a l'âge de la sienne ! Comment peux-tu accepter cela, maman ? Je ne le crois pas... Je ne le crois pas ! »

Marie continuait de marmonner tout en s'éloignant d'une mère qu'elle jugeait trop passive et résignée.

Paul scotché au bras de Nina déambulait tel un coq, paradant fièrement au milieu des tables et des invités.

« Nina, je suis tellement heureux que tu sois présente en ce jour si important pour moi.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, monsieur Magister, Marie m'a tellement parlé de...

— Holà, stop, stop, Nina ! ordonna Paul à la jeune fille qui s'interrogeait déjà sur ce qu'elle avait pu dire justifiant une telle réaction. Il est important, chère Nina, reprit Paul plus charmeur que jamais, que nous partions toi et moi sur de bonnes bases. Pas de civilités entre nous. Pas de monsieur Magister et, je t'en supplie, pas de vouvoiement non plus. À moins que tu veuilles absolument me faire passer pour un vieillard ?

— Sûrement pas, répondit intimidée Nina, mons... euh... Paul, mais vous... pardon, te tutoyer va être difficile.

— Mais non, regarde, tu t'en sors très bien. »

Paul à ce moment posa délicatement un baiser sur la joue rosie de la jeune fille qui referma lentement les grands cils de ses yeux de biche en signe de soumission.

« Nina, continua Paul, je veux que tu sois ma princesse aujourd'hui, je veux que tu sois avec moi au centre de cette journée !

— Mais Paul, ce n'est pas possible, que vont penser Marie, votre... enfin, ta femme et tous les invités ? »

Il se retourna vers elle, la prit par les épaules et planta son regard puissant droit dans les yeux innocents et fragiles de la jeune fille.

« Ne suis-je pas assez bien pour toi, Nina ?

— Mais pas du tout, Paul, je suis même honorée d'un tel privilège. Mais comprenez-vous... comprends-tu, c'est le regard des autres, nous nous connaissons à peine.

— J'ai l'impression de te connaître depuis toujours, Nina. Le regard des autres m'est complètement égal. Je suis un homme libre ! »

La jeune femme restait perplexe, mais il se dégageait de cet homme à ses côtés une telle puissance et un tel charisme qu'elle se sentit peu à peu emportée et enveloppée par son énergie. Nina savait bien qu'elle ne pourrait pas lutter et que le combat était inégal.

Sans même attendre sa réponse, Paul savait, quant à lui, qu'il avait déjà remporté la partie. Il se pencha vers elle et lui chuchota à l'oreille :

« Juste une journée. »

Nina, soudain sûre d'elle, approcha ses lèvres de son visage et à son tour laissa filer un « OK, juste une journée ! » chargé de sensualité.

Paul se redressa en signe de victoire, accrocha de nouveau le bras de Nina au sien et affirma en reprenant la marche :

« Juste une journée... OK... Mais demain est un autre jour ! »

Fier de sa conquête, il reprit le long cheminement sur les allées, bordées de fleurs odorantes et multicolores, plus que jamais suspendu à sa nouvelle muse.

« Dis-moi, envoûtante Nina, d'où viens-tu, d'une autre planète ?

— Je viens de la planète Terre, souffla la jeune fille dans un gloussement contenu, de tout près d'ici où nous nous sommes déjà rencontrés. »

Paul s'arrêta aussitôt de marcher et la fixa intensément.

« Non, ce n'est pas possible, jamais je n'aurais oublié une telle rencontre. Oublie-t-on lorsque l'on rencontre un ange ?

— Lorsque l'on croise la route d'un petit ange, peut-être ?

— Que veux-tu dire, Nina ? Cesse de parler de façon énigmatique. Éclaire le pauvre pêcheur que je suis.

— Je suis Nina Demarcia, lâcha la jeune fille dans un rire étouffé.

— Nina Demarcia ? s'étonna Paul. La jolie petite poupée que j'ai si souvent prise sur mes genoux, mais c'est incroyable, tu as tellement changé. Quel âge avais-tu à l'époque ?

— Eh oui, la petite poupée a grandi. J'avais huit ans quand tu étais encore l'avocat de mon père.

— Mon Dieu, tout cela est déjà si loin !

— Moi, je n'ai jamais oublié, murmura Nina, les yeux brillants emplis de souvenirs d'enfant.

— Pardon de ne pas t'avoir reconnue ! Mais comment aurais-je pu ? Tu es aujourd'hui tellement... tellement femme ! »

Désormais, Nina n'était plus, effectivement, une petite poupée de huit ans, mais une très belle, troublante et envoûtante jeune femme de vingt ans dans toute sa splendeur.

Ils reprirent leur promenade, alanguis.

« Je serais curieuse de connaître la signification de cette fleur décorative que tu as imposée à chacun de tes invités, osa soudain la jeune femme en posant un regard langoureux sur son chevalier servant.

— Je suis passionné de botanique et plus particulièrement par le langage des fleurs. Chacune d'elles a sa propre symbolique et délivre un message de la part de celui ou celle qui en fait offrande. Parallèlement, la personne se voyant offrir une ou plusieurs fleurs ne connaît que très rarement le véritable message caché derrière ce présent. Aujourd'hui, en imposant à mes invités d'en porter une, c'est en fait un message spontané qu'ils me délivrent et que moi seul peux interpréter. Message inconscient mais très révélateur de leurs sentiments profonds. Vois-tu, Nina, c'est réellement passionnant, car à partir de petits détails comme celui-ci, on peut entrevoir l'ébauche d'une personnalité que beaucoup d'entre nous souhaiteraient garder secrète. Prenons ton exemple, Nina. Tu arbores un magnifique dahlia rouge dans tes cheveux. Sache qu'il n'y a rien de moins anodin que ce choix. Tu aurais pu choisir n'importe quelle autre fleur, mais tu as choisi celle-ci parmi des centaines d'autres. Pourquoi ? Cela n'a rien à voir avec le hasard ! »

Sa curiosité exacerbée, Nina pressa Paul de lui révéler la symbolique de son choix. Mais ce dernier en séducteur aguerrri aimait se faire désirer. Il promit à sa jeune muse une explication future.

« Pour ma part, reprit-il, ma fleur préférée est l'orchidée. Une fleur au pouvoir puissant. J'ai d'ailleurs dans un coin de mon jardin une jolie petite serre où j'élève avec amour et passion des plants d'orchidacées. C'est mon jardin secret, avoua-t-il avec un soupçon de candeur. Si tu le souhaites, je te le ferai visiter un peu plus tard. »

La journée passa en un éclair, Paul n'avait d'yeux que pour sa princesse d'un jour. Dans chaque coin du jardin, à chaque table, chacun s'interrogeait sur l'identité de cette jeune inconnue au bras de Paul. Les hommes avaient le regard pétillant et envieux en voyant leur ami parader au bras de la belle. Les femmes plus critiques lançaient des regards acerbes lâchant çà et là :

« Quel affront pour cette pauvre Sophie ! »

Le commissaire Favier n'en finissait pas de répéter à qui voulait bien l'entendre :

« Je connais cette fille ! Je ne me souviens pas ! Bordel ! Ma mémoire fout le camp ! »

La nuit lentement enveloppait l'élégante demeure des Magister. Chaque table, au centre desquelles trônait un bouquet de fleurs fraîches colorées, avait été dressée et nappée de blanc. Les photophores en verrerie fine diffusaient leur lumière tamisée, faisant scintiller les coupes en cristal et les couverts d'argent. L'une après l'autre, les cigales cessèrent leurs chants. Une troupe de petites bougies dansait désormais dans la pénombre du jardin comme une compagnie de lucioles enchantées. Le groupe de Jazz enchaînait slow sur slow, les couples enlacés se balançaient langoureusement sur la piste de danse. L'air légèrement frais du crépuscule enveloppait la réception d'une suave et douce sensation. Tout était calme et serein. Au loin sur la ligne d'horizon, un paquebot illuminé faisait route vers le large. Le capitaine fit retentir la grave sirène sortie de l'ancre de son bateau pour saluer sans doute inconsciemment la réception. Chaque convive était comme enveloppé dans un cocon de quiétude et de volupté.

Mais tout à coup, semblant sortir du plus profond de la nuit, un cri strident et inquiétant déchira le voile de douceur. Tous les invités furent instantanément interpellés et chacun stoppa son activité. L'orchestre surpris ne put s'empêcher, tant le hurlement fut effroyable, de suspendre sa mélodie en plein milieu de « What a wonderfull world ». Du bout du jardin, comme sortie des tréfonds de la pénombre, Marie courait. Essoufflée, elle se laissa enfin tomber lourdement dans les bras de sa mère, pleurant de tout son corps.

« Maman, c'est affreux ! C'est tellement affreux ! Je t'en supplie, fais quelque chose ! Tu ne peux pas le laisser agir comme ça ! »